

trigon-film

présente

THE HAPPIEST MAN IN THE WORLD

Un film de Teona Strugar Mitevska
Macédoine du Nord, 2022



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIA
Raphaël Chevalley | romandie@trigon-film.org | 078 895 34 16

MATÉRIEL
www.trigon-film.org

Sortie cinéma le 29 mars 2023

FICHE TECHNIQUE

Titre	The Happiest Man in the World
Réalisation	Teona Strugar Mitevska
Scénario	Elma Tataragić, Teona Strugar Mitevska
Montage	Per K. Kirkegaard
Image	Virginie Saint Martin
Son	Viktor Grabar, Kristoffer Salting
Musique	Ingrid Simon
Décors	Vuk Mitevski
Costumes	Monika Lorber
Production	Labina Mitevska
Pays	Macédoine du Nord
Année	2022
Durée	95 min.
Langue/ST	bosnien/d/f

INTERPRÈTES

Jelena Kordić Kuret	Asja	Irma Alimanović	Ema
Adnan Omerović	Zoran	Vedrana Božinović	Aida
Labina Mitevska	Marta	Mona Muratović	Sabina
Ana Kostovska	Mersiha	Nikolina Kujača	Elviar
Ksenija Marinković	Azemina	Sinisa Vidović	Kerim
Izudin Bajrović	Asim	Kemal Rizvanović	Neven

FESTIVALS & PRIX entre autres

Festival international du film de Venise 2022

Horizons, en compétition

Festival international du film de Haïfa 2022

Carmel Award du Meilleur film international, en compétition

Festival international du film de Palm Springs 2022

Bridging the Borders Award

Les Arcs Film Festival 2022

Grand Prix du Jury et Prix du Jury jeune

SYNOPSIS COURT

Sarajevo, de nos jours. Asja, 40 ans, célibataire, s'est inscrite à une journée de speed dating pour faire de nouvelles rencontres. On lui présente Zoran, un banquier de son âge. Mais celui-ci ne cherche pas l'amour, il cherche le pardon.

SYNOPSIS LONG

Sarajevo, de nos jours. Arrivée dans un grand bâtiment au style impersonnel, Asja est accueillie par Marta et Mersiha, cordiales animatrices de speed dating habillées en robes léopard. Comme les autres prétendantes et prétendants, Asja doit revêtir une blouse rose pâle et prendre place dans une salle de conférence nommée le Salon Zurich. Les couples y sont répartis à des tables pour deux selon un plan prédéfini. Les animatrices sont prêtes à lancer leurs séries de questions sur la vie, les hobbies, les passions et les religions, auxquelles chacune et chacun doit répondre pour apprendre à se connaître.

Arrive Zoran, maigre quadragénaire. Il est affecté à la table 12, à laquelle s'est déjà assise Asja. Tous deux participent pour la première fois à un tel speed dating. Asja a étudié le droit et travaille comme conseillère juridique dans une petite entreprise. Ses parents sont encore en vie, ce qui, dans un endroit comme Sarajevo, mérite d'être mentionné lors des présentations. Elle-même a vécu une fois en couple, mais cela n'a pas d'importance. Elle a subi un avortement, aime voyager et rêve de s'envoler pour le Japon et plus tard de fonder une famille. Elle ne veut pas d'un homme qui serait déjà investi dans une relation. Jusque-ici, tout va bien. Mais comment peuvent-ils se comprendre?



BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE: TEONA STRUGAR MITEVSKA



FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2022 THE HAPPIEST MAN IN THE WORLD

2019 GOD EXISTS, HER NAME IS PETRUNYA

2017 WHEN THE DAY HAD NO NAME

2012 THE WOMAN WHO BRUSHED OFF HER TEARS

2008 I AM FROM TITOV VELES

2004 HOW I KILLED A SAINT

2001 VETA (court-métrage)

Née en 1974 à Skopje dans une famille d'artistes, Teona Strugar Mitevska vit entre la capitale macédonienne et Bruxelles. Elle a fait ses premiers pas au cinéma comme enfant-actrice, avant de travailler en tant que peintre et graphiste, puis de poursuivre des études de cinéma à la Tisch School of the Arts de l'université de New York. En 2001, elle débute sa carrière de réalisatrice avec le court-métrage *Veta*, récompensé du Prix spécial du jury à Berlin. En 2004, elle signe son premier long-métrage *How I Killed a Saint*, lauréat du Grand Prix au Festival de Rotterdam.

En 2007 et 2008, *I Am from Titov Veles* est sélectionné dans plus de 80 festivals, dont Toronto, Berlin et Cannes. Ses longs-métrages suivants, *The Woman Who Brushed Off Her Tears*, puis *When the Day Had No Name* et *God Exists, Her Name Is Petrunya* sont présentés à Berlin (les deux premiers dans le cadre du Panorama Special et le troisième en compétition). Avec ses frères et sœurs Vuk et Labina, Teona dirige la société de production Sisters and Brother Mitevski, qui a notamment coproduit *Le Poirier sauvage* de Nuri Bilge Ceylan et *Sieranevada* de Cristi Puiu.

INTERVIEW DE LA RÉALISATRICE

Pourquoi réaliser aujourd'hui un film sur la guerre des Balkans?

Je suis née et j'ai grandi en Yougoslavie. J'avais 17 ans lorsque la guerre en Bosnie a commencé, quasiment le même âge qu'Asya, la protagoniste de *The Happiest Man in the World*. Cette guerre a marqué la dissolution de tout ce en quoi nous avons cru. Elle a été et demeure un événement essentiel dans ma vie, qui continue de structurer la femme que je suis devenue.

En première année d'études à l'école de cinéma de l'université de New York, j'ai réalisé mon premier court-métrage, *Amer in America*, un documentaire sur mon ami Amer, qui avait dû quitter Stolac, sa ville natale en Bosnie, et vivait en Floride. Pendant ma deuxième année, j'ai réalisé le court-métrage *Veta*, ma première fiction, aussi basée sur l'histoire personnelle d'Amer. Le film a été projeté à la Berlinale, a lancé ma carrière, et m'a permis de réaliser tous mes films depuis.

Pour moi, *The Happiest Man in the World* est une forme de poème et une façon de célébrer le meilleur de ce que furent la Yougoslavie et Sarajevo, la plus belle ville du monde, avec les plus belles personnes du monde.

C'est votre troisième collaboration avec Elma Tataragić, votre scénariste...

Une fois qu'on a rencontré son âme sœur, on ne la lâche plus, et c'est ce qu'Elma représente pour moi, une force de collaboration sans équivalent. *God Exists, Her Name Is Petrunya* était un récit très personnel, issu de ma lutte contre le patriarcat. *The Happiest Man in the World* est l'histoire personnelle d'Elma. Le scénario est inspiré de sa vie.

Elma a été blessée pendant le siège de Sarajevo. Après la guerre, alors qu'elle était étudiante en cinéma à la Sarajevo Film Academy, elle a été invitée à un atelier de théâtre où elle a rencontré «l'homme». On leur a demandé de parler de tout ce qui leur était arrivé de pire. Et ils ont partagé leurs expériences exactement comme dans le film. Leur rencontre a été le fruit du hasard. Elle est restée en contact avec cet homme alors qu'elle était traversée de sentiments très contradictoires.

Il y a huit ans, Elma m'a dit qu'elle aimerait faire quelque chose de cette histoire. Trois ans plus tard, j'étais au festival du film de Sarajevo avec ma sœur Labina, la productrice du film qui joue également le rôle de Marta. Nous étions dans le célèbre hôtel Holiday Inn, ce grand bâtiment jaune qui a été un lieu décisif pendant le siège de Sarajevo. Nous étions assises dans le couloir, et je lui ai raconté l'histoire d'Elma. Labina m'a dit: «Imagine que cette histoire se passe ici, ce serait un congrès.» Nous en avons plus longuement parlé, en tentant de donner un caractère plus contemporain à cette étrange expérience. Nous avons appelé Elma qui a répondu: «Super! Quand est-ce qu'on commence à écrire?»



Vous êtes originaire de Macédoine. Vous êtes-vous sentie légitime de raconter une histoire sur la Bosnie?

Je n'ai eu de cesse de me poser la question. J'ai grandi à Skopje et j'ai étudié aux États-Unis au début des années 1990, pendant le siège de Sarajevo. J'ai vu la guerre se dérouler de très loin. Les premiers témoignages que j'ai entendus provenaient de ma famille, même si en Macédoine, le conflit était presque inexistant. Mais cette guerre nous a touchés car nous faisons tous partie de la Yougoslavie. D'une manière ou d'une autre, elle a influencé nos vies. Pendant l'écriture du scénario, Elma et moi avons fait beaucoup de recherches et d'entretiens sur place avec des habitants de Sarajevo. Nous avons intégré certaines de leurs histoires dans le scénario. C'est là que j'ai réalisé à quel point j'étais ignorante et je savais peu de choses. On ne connaît pas la guerre si on n'en a pas vécu la dévastation. Qu'Elma soit proche de moi n'y change rien. Mais comme elle avait fait l'expérience de ces événements, je n'avais pas l'impression d'être dans l'imposture.

En Bosnie, il n'y a pas eu de processus comme la Commission de la vérité et de la réconciliation en Afrique du Sud?

Non. C'est peut-être grâce à la culture et à la coopération régionale que nous avons réussi à trouver un terrain d'entente et à nous réconcilier dans une certaine mesure. L'équipe du film reflète tout le chemin parcouru. Nous avons rencontré et engagé des acteurs serbes, croates et bosniaques qui vivent et travaillent en Bosnie-Herzégovine et qui viennent de tous les horizons, religieux et non religieux. Il faut avoir en tête que Sarajevo, jusque dans les années 1990, était un incroyable creuset de religions et de nationalités, tout comme la Yougoslavie, avec son idéologie socialiste et sa philosophie de fraternité multiculturelle et

d'unité entre ses citoyens. Mon père est macédonien et ma mère est monténégrine. C'est peut-être pour cela que je me sens encore plus proche de cette histoire: je suis une enfant de la Yougoslavie.

Certains de vos personnages semblent ne pas savoir à quelle communauté ils appartiennent, comme si leur naissance ou leur religion les avaient contraints à choisir une identité, dans laquelle ils ne se reconnaissent pas forcément.

Prenons l'exemple d'Elma. Sa mère est une catholique croate, tandis que son père est un musulman bosniaque. Sa famille a également un héritage juif et chrétien orthodoxe. Elle est quoi? C'est la tragédie de la guerre: questionner ce qui relève de l'ethnie et de la religion. Aujourd'hui, l'atmosphère socioculturelle de Sarajevo s'est beaucoup détendue. Pourtant, c'est fou de voir comment le sujet de la guerre se faufile d'une manière ou d'une autre dans les petites fissures du quotidien, par exemple quand Asim parle des tartes au potiron. Cette guerre a eu lieu il y a trente ans, nous l'avons presque oubliée, mais elle est perceptible tous les jours.



À Sarajevo, des victimes et des bourreaux se rencontrent toujours dans la rue?

Des personnes issues de différents camps de la guerre se croisent probablement chaque jour dans les bus, dans les trams, sur les places. La vie semble plus forte que la politique. Bien sûr, il y a encore des divisions, alimentées par des courants contraires et dangereux. On dit que l'histoire est construite sur des faits, mais nous vivons une époque où les faits historiques semblent avoir perdu de leur importance. Et malheureusement, dans la Bosnie-Herzégovine d'aujourd'hui, les faits varient selon les communautés.

Certains des dirigeants de la Republika Srpska, la République serbe de Bosnie, nient le siège de Sarajevo, comme s'il n'avait jamais eu lieu. Les jeunes générations grandissent dans cette ignorance de la façon dont la guerre a affecté chacun. Si on ne connaît pas le passé, si on n'éduque pas et si on ne s'ouvre pas à un dialogue permanent, comment créer un avenir commun?

Comment avez-vous construit le personnage d'Asja?

Nous voulions qu'Asja soit une citoyenne ordinaire, quelqu'un qu'on peut croiser par hasard à Sarajevo, Bruxelles ou Berlin. Nous avons besoin d'une personne passe-partout, à la limite de l'invisibilité. Asja a un travail régulier. Elle a sa vie de tous les jours. Son seul problème, c'est son incapacité à rencontrer quelqu'un qu'elle puisse aimer. Comme n'importe qui, elle cherche l'amour, l'acceptation, le bonheur. Dans la première partie du film, l'objectif est que tous les spectateurs s'identifient à elle, même s'ils ne sont pas originaires de la région des Balkans. Puis nous faisons apparaître sa rage, qui la rend si singulière. vous êtes. Lorsqu'elle entame procès de Zoran, c'est très surprenant et violent, mais vous êtes avec elle et vous comprenez l'origine de ses émotions.

Asja a peur de tout ce qui est bruyant.

De nombreuses personnes à Sarajevo souffrent de syndrome de stress post-traumatique, même si cela n'a jamais été pleinement reconnu ni débattu publiquement. Le bruit est le déclencheur le plus courant des traumatismes. Et le traumatisme se transmet de génération en génération. Même les jeunes qu'Asja rencontre sur la piste de danse à la fin du film portent en eux le traumatisme d'une manière dont ils n'ont pas forcément conscience.

Que penser de Zoran?

C'est un homme triste. Sa situation est celle de nombreux soldats enrôlés contre leur gré, même s'ils ont quand même fait un choix. Son existence quotidienne est son purgatoire. Il est aussi victime de son environnement, de l'Histoire, de l'ego des hommes, de la masculinité absurde et inutile. On peut avoir de la peine pour lui.

Dans la réalité, Elma a-t-elle pu pardonner cet homme?

Elle n'aurait pas pu écrire l'histoire si elle ne l'avait pas fait. Mais on ne peut pas pardonner sans prendre de responsabilités. L'histoire est, en fin de compte, le récit fictif de faits réels. Et je vais vous raconter une histoire très intime. Elma a essayé d'avoir des enfants pendant des années, en vain, sans que les examens médicaux ne puissent expliquer pourquoi. A un moment donné, elle a abandonné. Et dès que nous avons fini d'écrire le scénario, elle est tombée enceinte, à 46 ans, comme si la libération de ce poids qu'elle portait en elle lui avait permis d'avoir un avenir.



Vous avez mis ce film en scène comme une chorégraphie entre deux personnes qui se rencontrent et se retrouvent parfois devant un chœur...

Le film se déroule dans un lieu unique, un hôtel de style architectural brutaliste. J'ai été confronté à un défi de taille: filmer une troupe de quarante acteurs, dont dix-sept seulement étaient professionnels, cloîtrés dans une seule pièce. Je savais que je devais les préparer à ce défi. Je savais que je devais aussi m'y préparer, avoir confiance dans l'exercice de mon métier de réalisatrice et faire ce que j'aime le plus: diriger des acteurs. Pendant huit mois, j'ai fait passer des castings en Bosnie-Herzégovine et en République serbe de Bosnie. Je devais traiter ce film choral comme un puzzle où chaque pièce revêt une importance capitale: un personnage ne pouvait pas fonctionner sans les autres et vice versa. Nous avons répété sept semaines dont une sur le plateau et nous avons enchaîné avec quatre semaines de tournage. J'ai répété longtemps et j'ai tourné vite. Les répétitions vous permettent d'organiser le chaos et de créer un espace pour l'improvisation, d'exhumer des vérités que vous ne pouvez pas trouver autrement. Tous les acteurs étaient toujours présents sur le plateau, toujours prêts, et suivaient religieusement la devise: «Ne cherchez pas la caméra, la caméra vous trouvera!»

Ce tournage a été l'une des plus belles expériences que j'ai jamais vécues. Il y avait une cohésion incroyable et un sentiment d'appartenance au projet. Nous agissions comme un organisme uni, comme les derniers des mousquetaires: Un pour tous, tous pour un! Tous avaient eu une expérience de la guerre. Pour certains, nos répétitions ressemblaient à un prolongement, une extension, une réminiscence du passé, et même à une thérapie. Et moi, j'étais juste la facilitatrice.

À votre avis, comment le film sera-t-il reçu en Ex-Yougoslavie? Le diffuser en Serbie, c'est possible?

Bien sûr. Certains auront un problème avec le film. Mais je pense que les Serbes eux aussi sont de plus en plus ouverts à la discussion sur ce qu'il s'est passé et sur le rôle qu'ils ont joué dans cette guerre. Le film va faire polémique. La discussion sera passionnante. J'espère qu'elle sera constructive. Il est impossible de mettre fin à une guerre sans guérir la douleur, les pertes et les traumatismes. J'espère que mon film y contribuera.



LIENS UTILES

Interview | Festival du film de Venise | Rai Movie | Septembre 2022

avec la réalisatrice Teona Strugar Mitevska

<https://www.raiplay.it/video/2022/09/Venezia-79---TVCALL---The-happiest-man-in-the-world--02092023--c0198034-2620-42c1-977d-bfc5d0d3ac74.html> > anglais

Interview | Festival du film de Venise | Fred Film Radio | Septembre 2022

avec la réalisatrice Teona Strugar Mitevska

<https://youtu.be/16M583Q8WS0> > anglais

DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél. 056 430 12 35
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Raphaël Chevalley
Tél. 078 895 34 16
romandie@trigon-film.org

PHOTOS

www.trigon-film.org

trigon-film